

brochure

CONSTITUTION FUTURE
DES NATIONS

DE L'EUROPE

DEVANT SORTIR DES DÉLIBÉRATIONS
DU CONGRÈS

EXPOSÉ DES MOTIFS

PAR

H. DRION



PRIX : 1 FRANC

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17 et 19, GALERIE D'ORLÉANS (PALAIS-ROYAL)

1864

Z

7

THE NATIONS

OF EUROPE

AND THE HISTORY OF THE

CONGRESS

OF THE NATIONS

AND

THE

OF THE

PARIS

LIBRARY-EDITION

AND, LATEST, COMING, PUBLISHED

1864

Hommage de l'auteur à la
bibliothèque de Veigues,

L. Orion

de Veigues



CONSTITUTION FUTURE
DES NATIONS DE L'EUROPE

DEVANT SORTIR

DES DÉLIBÉRATIONS DU CONGRÈS



*Manuscrit de la Commission
d'histoire et de géographie
de la Commission
d'histoire et de géographie*

CONSTITUTION FUTURE
DES NATIONS DE L'EUROPE
DE LA COMMISSION
DES DÉLIBÉRATIONS DU CONGRÈS



Drion

CONSTITUTION FUTURE
DES NATIONS
DE L'EUROPE

DEVANT SORTIR DES DÉLIBÉRATIONS
DU CONGRÈS

EXPOSÉ DES MOTIFS

PAR

H. DRION

PRIX : 1 FRANC

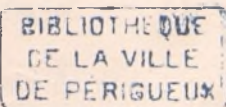
P 637

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17 et 19, GALERIE D'ORLÉANS (PALAIS-ROYAL)

1864



E.P.
PZ 637
C0002811902

DES NATIONS

DE L'EUROPE

DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

DU CONGRÈS

EXPOSÉ DES MOTIFS

PAR

M. DRIOT

PRIX : 1 FRANC

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17 et 19, RUE DE LA VILLE (MONTMARTRE)

1891

CONSTITUTION FUTURE

DES NATIONS DE L'EUROPE

DEVANT SORTIR

DES DÉLIBÉRATIONS DU CONGRÈS

EXPOSÉ DES MOTIFS

Il est certain que souvent les questions deviennent complexes, obscures, surtout à force d'être discutées, et qu'on est tout surpris d'en reconnaître la simplicité, lorsqu'elles sont ramenées à leurs termes les plus simples, les plus naturels.

Quant à nous, en venant nous occuper ici encore du même objet, quoique sous un autre aspect, comme nous l'avons dit ailleurs, il nous serait difficile de suivre un autre ordre d'idées. Ce n'est pas que nous ne reconnaissons

bien cependant tout l'usage que nous pourrions faire de tout ce qui nous manque, même pour suivre cet ordre d'idées, ni que nous méconnaissions tout le prix de ces grandes joutes de l'intelligence et du savoir. Donc à tous ceux qui s'y livrent, notre sincère admiration pour tout ce dont la nature comme l'étude les ont enrichis, doués ; et qu'on nous pardonne seulement si nous affectionnons tant ces mots, nature, naturel, qui renferment toute notre ressource, heureux encore si, à défaut d'autres, nous y trouvons une suffisante lumière pour nous bien guider dans la nouvelle carrière que nous venons ici parcourir.

En parlant ailleurs de ce qui, dans notre pensée, devait faire accepter le Congrès, et de ce qu'on devait y traiter, nous avons pris, en quelque sorte, l'engagement envers nous-même, de rechercher de plus en plus, par le même moyen, tout ce qui pouvait appuyer l'acte devant sortir de ses délibérations.

Notre ignorance ne va pas jusqu'à ne pas connaître les points sur lesquels reposent plus particulièrement les craintes pour l'avenir. Cependant il ne peut entrer dans notre pensée comme dans notre recherche que de nous en occuper, comme nous l'avons fait déjà, d'une manière générale.

C'est ce que nous allons faire, en appelant à notre aide, pour cette nouvelle recherche et une telle recherche, toutes nos forces les plus cachées.

I

Si nous n'avons pas à nous occuper spécialement des points sur lesquels reposent principalement les craintes qui sont venues peser, et qui pèsent sur l'avenir, pour notre recherche d'aujourd'hui, nous avons cependant à commencer par chercher, plus particulièrement que nous l'avons fait jusqu'ici, quelle peut être la cause réelle de ces craintes, ou plutôt en quoi peut consister cette cause.

Voyons donc où la recherche pourra là nous conduire.

Depuis l'origine, à mesure que la terre se peuplait, les populations durent former, sans doute, des agglomérations diverses, qui, s'impressionnant à leur manière et suivant les circonstances au milieu desquelles elles se trouvaient, elles vivaient, durent devenir parfaitement distinctes.

Mais ne voyons-nous pas encore assez l'histoire de cet événement dans le livre de celui qui, le premier, voulut étayer la société humaine, son avenir sur les bases d'une saine doctrine, dans le livre de Moïse, qui envoie peupler ceux-ci cette contrée, ceux-là l'autre, les enfants ou descendants de Sem, Cham et Japhet, fils de Noé, lequel était lui-même le dernier rejeton, sauvé du déluge, de la famille d'Adam, nom ou mot qui signifie, suivant plus forts que nous, homme ou humanité.

Et quant à la démarcation reconnue existant entre les diverses parties de l'espèce humaine, n'a-t-on pas cru devoir

encore, plus récemment, la diviser en plusieurs races : la race Caucasique qui existerait en Europe, la race Mongole, dont feraient partie les Chinois, les Japonais ; la race Éthiopienne, qui se trouverait en Afrique, etc.

Disons même enfin là-dessus, qu'autre chose que la démarcation dont nous voulons parler nous paraîtrait impossible à supposer, la vie se produisant et se développant chez l'homme comme chez tous les êtres créés, multiforme au physique, suivant la latitude où il prend vie ou d'autres circonstances. — Le Lapon, par exemple, n'étant pas, sous ce rapport, le même que l'Européen. — De même que, développé dans ses facultés principales, suivant le centre particulier où pour lui la vie s'est produite, centre enfin dont les rayons ne sauraient embrasser, sans doute, la surface d'un globe dont la circonférence est de quarante millions de mètres.

De nos jours, sont-ils les mêmes ceux qui suivent la religion du Christ, de Mahomet ou du Dieu Fô ?

N'y a-t-il pas une différence entre l'Européen et le Thouareg, qui n'a pas encore aperçu l'ombre de la civilisation ?

Y a-t-il quelque chose de semblable entre celui qui vit, même encore au milieu des forêts ou dans des champs perdus dans l'étendue, connaissant à peine ce qui est nécessaire pour pouvoir suffire à ses besoins les plus matériels, et celui, venu au monde dans un autre milieu, où il puise le plus pur de sa vie à pénétrer jusqu'aux plus profonds secrets de la nature ?

Résumons donc cela, et c'est là que nous avons ici à en venir, en reconnaissant que l'espèce humaine a dû être toujours divisée en plusieurs groupes, plus ou moins considérables, vivant chacun d'une vie quelconque, mais dis-

tincte et suivant le centre particulier où les circonstances particulières où pour lui la vie s'est produite, où il s'est formé et développé. Nous disons que c'est le groupe qui a pris part à cette vie ; car de même que tous les arbres d'une forêt ne font qu'une forêt, le groupe ici peut et doit être considéré comme un seul individu.

Et si cela a été la conséquence forcée de la formation des choses humaines, — car encore une fois, on ne saurait supposer, sans doute, que la terre se soit peuplée spontanément, et qu'il y ait eu partout des impressions assez régulières pour produire partout les mêmes effets. — Cet ordre lui-même ne serait-il pas conforme à l'ordre universel, une nécessité de l'ordre universel ?

Expliquons là ce que nous concevons, et cela par un exemple pris autour de nous ; car, dans le terrain que nous explorons, nous pouvons trouver partout ce que nous cherchons.

En un mot, la terre ne pourrait-elle pas être considérée comme un vaste établissement où le travail se fait, pour le but encore inconnu, dans chacun, suivant les forces ou l'aptitude de l'ouvrier ? Et sans cela, sans cet ordre lui-même, ne serait-ce pas la confusion, dont parle aussi le livre déjà cité, à l'occasion de la Tour de Babel ?

Enfin, supposant que dans chaque groupe il doit y avoir une organisation pour conserver un ordre quelconque et ne pas tomber lui-même dans la confusion, si par impossible cela eût pu être, quelle est la machine gouvernementale qui aurait été assez puissante pour les embrasser, les régir tous, sans risquer de se briser et de tout meurtrir par ses débris ?

De là encore un besoin de division, de séparation.



Telle a donc été l'origine de la formation des choses humaines, et tel est donc leur principe.

Et maintenant, pour nous rapprocher le plus possible de ce que nous cherchons ici, si ces groupes, puisant la vie à la même source et séparément, se nourrissant des mêmes impressions, ont dû finir par former des ensembles que nous appellerons compactes, homogènes, faut-il s'étonner que, dès les temps même les plus reculés, la violence ait presque toujours mal réussi dans ses desseins de les dissoudre, ou de les assimiler à des éléments se trouvant pour eux disparates, hétérogènes.

Cette violence a bien pu triompher un instant ; mais comment dissoudre, tenir séparé longtemps ce qui devait s'attirer comme l'aimant attire le fer ? Et que faire avec ce besoin inné, intolérable, appelé besoin d'être indépendant, de s'affranchir ?

Et si l'Empire romain, par exemple, n'avait dû déjà graduellement succomber sous le poids de sa puissance, sans proportion avec ses forces réelles, et subir lui-même, en définitive, le sort qu'il avait fait subir aux autres, qu'aurait-il pu advenir néanmoins de toutes ses conquêtes ; de celle des Gaules, par exemple, renfermant un peuple dont le caractère particulier était d'être belliqueux et farouche, ce qui le rendait par conséquent peu propre à porter les chaînes de l'étranger ?

Mais, puisque nous avons pris pour exemple les Gaules et les Romains, comment durent-ils s'y prendre, les Romains, et pouvaient-ils seulement s'y prendre, pour conserver cette conquête comme les autres sans doute, même jusqu'à ce qu'elles durent suivre le sort de la ruine de leur empire, ce qui n'évitait même pas les luttes sanglantes ? N'est-ce

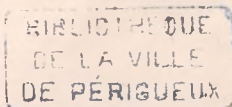
pas en bouleversant autant que possible tous les usages, comme le fit Auguste, ou en pratiquant, comme l'avait d'abord fait César, qui avait su faire du gaulois Vercingétorix un de ses principaux lieutenants, quoiqu'il se tourna plus tard contre lui, la maxime : *diviser pour régner*, laquelle maxime, nous le croyons, a bien été pratiquée aussi depuis, mais sans que nous en connaissions toutefois, jusqu'à présent, les heureux résultats ?

Enfin, n'est-il pas aussi digne de remarque que, toujours dans les temps primitifs, lorsqu'il y avait en quelque sorte surabondance, c'était un groupe ou plutôt une partie de groupe qui se détachait pour aller où l'appelait son aspiration, vers le progrès dans la vie, former ce qu'on appelait une colonie, mais en conservant toujours un lien, une attache avec le centre commun ?

Disons cependant que les Romains encore, par exemple, étant plus avancés dans certaines connaissances que les peuples dont ils traversaient le pays, laissèrent des traces utiles de leur passage. Et reconnaissons aussi que, dans la suite des temps, quoique même parfois le point de départ eût été la violence, plusieurs groupes se sont assimilés, soit par ce qu'il n'y avait pas une grande dissemblance dans leur mode d'exister, soit enfin parce que le conquérant a su se faire agréer du conquis, au lieu de s'imposer à lui.

Mais les bienfaits importés par les Romains auraient-ils eu un plus mauvais résultat, s'ils avaient pu l'être d'une manière différente ? Et tout cela enfin changerait-il quelque chose à la nature des choses, en amoindrirait-il l'empire ?

Non sans doute, et de tout ce qui précède concluons donc, nous n'avons plus que cela à faire, que les nations d'aujourd'hui, qui sont les groupes de ci-dessus, ont con-



tracté, même à tort ou à raison si l'on veut, par suite des circonstances ou de l'habitude, une vie propre à chacune, une vie particulière s'exprimant par le sentiment de la nationalité, qui se manifeste chez elles et en elles, comme chez tous les êtres créés, et qui est susceptible aussi, à moins d'un étouffement complet, de tendre sans cesse à briser tous les obstacles s'opposant à sa manifestation, à sa libre expansion. Qu'enfin cette vérité, étant affirmée par la nature des choses, est aussi réellement enseignée par toutes les leçons de l'histoire.

Mais nous touchons donc au but. Et enfin les craintes qui pèsent aujourd'hui sur l'avenir ne reposeraient-elles pas surtout sur un grand trouble jeté dans cet ordre de choses ainsi défini et parfaitement entendu ?

En effet, qu'est-ce d'abord, cette agitation qui règne aujourd'hui dans ce petit État, agitation menaçant de se propager à tout ce qui l'entoure et de devenir meurtrière ? Et petit État, qui saurait bien sans doute vivre de sa propre vie, et ne pas se mettre dans cette agitation ou y prendre part, s'il n'était lui, à la vérité, uniquement troublé par des compétitions, qu'au point de vue de l'ordre universel où nous sommes placé, nous appellerons factieuses ?

Mais comment comprendre différemment l'état de cette nation, une par ses mœurs, ses habitudes et son langage, une aussi par les monuments particuliers de son génie, dont les parties ont été disjointes, se trouvent disjointes, et menacent aujourd'hui, pour se rejoindre, de tout briser, de tout ébranler ?

Et celui de cette autre qui promet de revendiquer le droit à la vie qui lui appartient jusqu'au dernier râle de l'agonie ?

Et d'autres que nous passons.

II

Nous avons donc mis à nu la cause impérissable de ce qui fait l'objet principal des craintes qui pèsent sur l'avenir.

Et maintenant, si tout ce qui a précédé est la vérité d'une manière irréfragable ; si cela est vrai à l'égal du jour qui nous éclaire, que peut faire là l'empire de la force ? Et de quels traités ou de quels droits acquis, par exemple, parlerait-on, pour lutter contre un tel état de choses ?

A qui faudrait-il donner la palme : à l'indicible folie ou à la sanglante et amère dérision ?

Mais quel est donc le prix de ces traités ? Quel est donc la garantie qui peut résider dans le dernier lambeau de cette dernière œuvre de la violence ? Et, que sont aussi ces droits acquis quelconques de fouler aux pieds tous les droits de la nature, sinon toutes ses lois ?

Serait-ce bien à l'époque où nous sommes qu'il pourrait être permis de croire qu'on puisse encore, en les adorant, sacrifier à de telles idoles ?

Non vraiment, et pour s'en assurer et bien s'en assurer, faut-il consulter autre chose que toute la route ouverte aujourd'hui, à la marche triomphale de l'homme ?

En un mot, c'est bien à la raison humaine qu'il faut faire appel aujourd'hui, c'est bien elle qu'il faut consulter. C'est sa révolution, au moins, qu'il faut prévenir ; car, si elle n'offrait pas les mêmes dangers qu'une autre, elle aurait

aussi les siens, puisque c'est dans son calme qu'on trouvera le salut.

Oui, peut-être les batailles aussi ont eu leur côté grand et poétique dans ces temps héroïques ou autres, où, par suite du courant qu'avaient pris les choses humaines, on avait tout à se disputer, il fallait tout se disputer.

Mais si, au lieu d'être une profonde et déplorable erreur, les batailles étaient devenues alors, en quelque sorte, comme un champ ouvert, à défaut d'un autre champ, à tout ce qu'il y a de plus sublime dans l'activité humaine, indiqué là par la valeur et le courage; si elles étaient devenues ce la ou une dure nécessité, cette époque n'offrirait-elle pas, sur ce point particulier, l'image de quelque modification, de quelque dissemblance?

Serait-ce aujourd'hui, par exemple, qu'on sanctifierait ces holocaustes humains accomplis parfois pour la moindre atteinte à tout ce que l'homme a d'imparfait, et qu'on jetterait des fleurs sur le char de triomphe roulant sur des hécatombes?

Et aujourd'hui, quel espace sans limite n'est-il pas ouvert à l'homme pour se couvrir de gloire ailleurs que sur le champ de bataille?

Enfin, quelle que soit la malheureuse consécration donnée par le temps à ces luttes sanglantes; quelque éloigné qu'on puisse être peut-être encore aussi, de la pensée de perdre cette habitude barbare; et quel que soit enfin le frémissement insensé que peut exciter encore l'idée de pareilles luttes, serait-il bien impossible, en ramenant l'esprit à l'examen d'une proposition ou d'une question contraire, de reconnaître toute la distance qu'il y a entre cet état, dernier reflet, quoi qu'on en dise, de la plus hideuse bar-

barie, et l'autre état général des choses, entre cet état et l'autre, paraissant si plein d'un autre avenir, d'apercevoir enfin toute la splendeur nouvelle qui pourrait s'ajouter à l'horizon d'aujourd'hui, si cette perpétration du crime de l'homme sur l'homme était supprimée ?

Oh ! que ne puissions-nous trouver les mots pour dire là ce que nous sentons, ce que nous voyons !

Mais c'est donc un autre génie qui s'est déjà substitué au génie des batailles ; et c'est à la lueur du flambeau qu'il porte qu'il peut être donné, non pas d'écrire de ces conventions fragiles ou dangereuses dictées par la violence, mais de voir se passer un contrat devant ouvrir une ère nouvelle à la vie humaine, à la marche de l'humanité !

Et c'est donc bien, tout à la fois, l'apaisement des craintes du présent et la suppression de telles craintes pour l'avenir, qu'il peut être donné aujourd'hui d'accomplir, ce dernier point, par un pacte de paix et d'union entre les nations de l'Europe.

Et en fondant cette paix entre les nations de l'Europe, après avoir fait taire le mal présent, n'y aurait-il pas peut-être encore trop de sang à verser sur ces plages lointaines, renfermant ce qui appartient à l'humanité entière, et jusqu'à ce que le même souffle réparateur y eût passé, y eût pénétré ?

Mais l'état politique actuel de l'Europe n'étant établi, pour ainsi dire, sur aucune base naturelle, étant l'œuvre à peu près exclusive du mauvais côté de la nature de l'homme ou de son aveuglement, et par conséquent sujet à toutes les convulsions qu'entraîne cette origine, dont toutes les nations, sans en excepter une seule, régies par un tel état des choses, sont forcément solidaires, nous avons vu tout ce

qui menace la tranquillité, nous avons mis à nu la cause, jamais éteinte, des plus violentes tempêtes, aucun ne sachant tout ce qu'elles peuvent renverser, et qui ne font souvent que couvrir pour se déchaîner avec plus d'éclat. Et si ces tempêtes ont un besoin plus pressant encore, peut-être, qu'on ne saurait le prévoir, d'être conjurées ; — car il n'y a vraiment que tout l'imprévu possible qui puisse être le possesseur d'un pareil domaine, — quel meilleur moyen à employer que celui de les conjurer aussi pour toujours ?

Et c'est donc bien, il le semble, en vertu, tout à la fois, de ce qu'il y a de plus éclairé et de plus élevé dans la raison humaine, que tout ce but doit être cherché et atteint.

Mais maintenant, supposons que le double résultat puisse s'accomplir, que le moyen puisse être trouvé de calmer ce qui est en souffrance ; que l'œuvre puisse être couronnée par un pacte de paix et d'union entre les nations de l'Europe, et qu'il puisse être ainsi décidé que l'Europe pourra désormais se mouvoir, sans qu'il soit nécessaire, de temps à autre, de détruire des villes dont l'édification a coûté des siècles de labeur, avec toutes les richesses qu'elles renferment, de dévaster des contrées entières, et d'inonder tout cela du sang humain ; supposons qu'une telle décision puisse être prise, cela ne pourrait-il pas avoir même d'autres conséquences ?

En effet, quel usage ne pourraient-elles pas faire les nations pour elles-mêmes, de cette première sécurité, qui augmenterait d'abord leurs ressources de toutes celles que leur fait dissiper la perpétuelle menace que laisse peser sur elles le régime actuel ?

Sans entrer dans des développements qui sortiraient de notre cadre, serait-il bien téméraire de dire que les

nations, n'ayant plus à se défendre contre aucune ambition extérieure, et n'ayant qu'à travailler pour celle de surpasser ses voisines dans une lutte où il n'y aurait plus de sang à verser, et où pourrait même, nous le croyons, se puiser l'aliment d'un sentiment patriotique, tout aussi grand qu'ailleurs, serait-il bien téméraire de dire, que tout pourrait se combiner de manière que tout ce même spectacle de paix pût se refléter sur elles ?

Et d'abord, comme tout s'enchaîne ici-bas, et qu'ainsi vont les choses, serait-il bien hasardeux de dire que ce sont ces sortes de luttes qui, s'élevant d'abord entre les nations, ont fini par susciter ailleurs les partis ? Que le premier de ces états a pu beaucoup contribuer à la formation du second ?

Et dès lors, l'air respirable étant chargé d'une telle atmosphère de paix, cela n'aurait-il pas aussi d'abord quelle influence pour le honteux effacement de tous les partis ?

Mais, quels sont les partis qui pourraient exister, ou plutôt quelles sont les divisions qui pourraient s'élever, avoir lieu, entre les gouvernements et les peuples, si les gouvernements, dans cet ordre de choses nouveau, n'ayant plus le souci du dehors et n'ayant pas non plus à y porter leur convoitise, employaient toutes leurs forces parfaitement libres, à procurer aux peuples toutes les jouissances quelconques, pouvant ressortir de cet ordre de choses nouveau ?

Quel serait le criminel ou l'insensé qui voudrait troubler cette harmonie ?

Enfin, dans cette paix, cette tranquillité et cette harmonie, où, nous le croyons, tout absolument ce qu'il y a d'abstrait et de complexe aujourd'hui aurait pu réellement

disparaître et devenir simple, quelles ne seraient pas, sans qu'il soit besoin de les énumérer ici, les sources fécondes qu'il pourrait y avoir à exploiter pour l'intérêt, le bien, et, peut-être aussi, nous le disons, pour la gloire, de la communauté?

Et si les peuples étaient satisfaits, nous le demandons, où, sur quel champ de carnage, à moins que nous ne soyons troublé par la plus amère et décevante fascination, les gouvernements de leur côté, ou bien les Empereurs, les Rois ou les Princes, pourraient-ils acquérir une plus grande et éternelle gloire que dans ce nouvel ordre de choses?

Mais il y a des points dans l'espace où l'homme parut reprendre la voie qui sembla lui être présentée dans l'origine, et dont maintes erreurs ou maintes fatalités ont dû sans doute le faire dévier. Et dans les temps anciens, n'y aurait-il pas eu déjà de quoi autant grandir le gouvernement, et élever et séduire l'âme, dans le siècle de Périclès que dans le combat des Thermopiles?

Mais, à moins que nous ne nous trompions, voilà donc à peu près comment nous envisagerions la conséquence immédiate qui nous paraîtrait pouvoir ressortir aussi du premier grand acte de salut et de réparation.

Oh! tout cela, nous le savons encore, peut sortir aussi grandement et tristement de toutes les idées reçues.

Cependant enfin, encore une fois, quel est celui qui, s'affranchissant de toutes ces idées reçues, et portant son esprit sur un autre point, ne se sentirait pas porté pour un état de choses à peu près semblable, s'il pouvait se réaliser? Y en a-t-il bien un au monde sain de cœur et d'esprit, et qui ne se sentirait pas porté pour un tel sentiment? Et si c'est un vice profond qui existe dans l'état actuel des

choses ; si c'est ce vice qui laisse le poids d'une perpétuelle menace et porte son influence désorganisatrice partout, et s'il pouvait être détruit, sait-on bien en vérité où il faudrait s'arrêter dans un ordre contraire ?

Et alors, véritablement, pourquoi, à quelque distance incommensurable qu'on soit de cette pensée, encore une fois toujours, pourquoi mettrait-on de côté l'examen, et l'examen approfondi d'une question pareille ?

Quant à son existence, de ce vice qui, s'il peut être détruit aujourd'hui, ne date pas de pareille époque, ne marche-t-on pas sur les preuves, ce qui fait sans doute qu'on ne les aperçoit pas ou qu'on les aperçoit moins ?

Et d'abord faut-il dire et mettre sous les yeux, que le régime lui-même, qui laisse l'Europe entière, sinon le monde entier, sur le qui-vive et l'arme au bras, ne saurait annoncer, sans doute, un régime bien parfait ?

Et faut-il signaler aussi cette atmosphère lourde, précurseur de l'orage qui pèse aujourd'hui, en ce moment, et qu'ont amenée, et qu'ont dû même amener, les causes nécessitant ce régime ?

Mais cherchons toute l'évidence dans un fait peut-être inaperçu, mais pour nous capital.

En un mot, comment définir la lutte de ces journaux, dont l'un prêche la paix, et l'autre fait ressortir les avantages de la guerre, chacun le faisant, nous n'en doutons pas, avec la même conviction, nous allions dire avec le même talent, et se croyant dans la vérité ?

Quel signe, en vérité, dans cela ?

Nous le demandons à tous, peut-on bien savoir où l'on va au milieu de telles choses ? Et, à nos yeux, pourrait-il

y avoir une affirmation plus complète, plus éclatante, de tout le néant périlleux d'une situation pareille ?

Serait-ce bien, en effet, ce sur quoi repose le repos, l'avenir peut-être des nations ; le repos, l'avenir peut-être de tous, qui devrait affecter ainsi des formes que nous appellerons caméléoniennes ?

Et serait-ce bien, en vérité, à la lumière qui en jaillit, qu'on pourrait éviter de heurter, de se briser contre les périls ?

Et quant à la possibilité de le détruire, ce vice, voyons :

D'où sont sorties, et comment sont venues la vapeur et l'électricité, ces deux si grandes merveilles que n'a pas connues l'antiquité, et qui devaient seules annoncer un changement de temps ?

Mais aujourd'hui qu'elles sont devenues souples à la main de l'homme, on s'étonne peut-être qu'elles n'aient pas été plus tôt découvertes ; que le parti à tirer de la vapeur et de l'électricité n'ait pas été plus tôt trouvé.

Eh bien ! pour arriver au moyen de détruire ce vice funeste et désorganisateur, ce dont les conséquences ne sauraient être, à la vérité, guère moins grandes que celles de ces deux grandes découvertes, comme nous l'avons dit, il suffirait peut-être, d'un simple déplacement d'idées.

Mais, nous le disons, si on le cherche ce moyen, on doit le trouver. Car ce n'est pas nous qui parlons, ici, c'est la vérité qui parle. N'est-ce pas elle qui nous soutient et nous inspire, et pourrions-nous venir écrire cela si nous n'écrivions sous sa dictée ?

Oui, la vérité dit, que si dans les premiers temps l'homme fut entraîné hors de sa voie par la fatalité, ou pour y faire peut-être aussi son apprentissage de la vie, ce temps passé

n'est plus, et que tout ce qui peut s'y rattacher encore n'offre que des périls, périls enfin, qui ne peuvent que devenir de plus en plus grands, par suite aujourd'hui de l'entraînement contraire.

Et si la vérité dit cela, pourquoi ne dirait-elle pas aussi, qu'en ce temps de tant de lumières et de si grandes choses, on peut et doit trouver, sans doute, quelque moyen de se préserver des maux les plus grands et les plus indignes ?

Oui, l'empire des conquêtes par la force brutale est passé. Et comme témoignage de sa mort faut-il dire encore combien sa succession est déjà largement ouverte ?

Oui, le monde ancien n'est plus ; c'est un monde nouveau qui est à commencer ; c'est tout un jour nouveau qui peut luire aujourd'hui ! Et nous en attestons vous-mêmes, mânes de nos ancêtres, qui ne voulûtes pas sans doute, féconder de votre sang ce sol aujourd'hui en pleine production, pour des fils ingrats et dilapidateurs !

Oui, c'est bien la vérité qui vient de nous inspirer cela encore !

Mais comme on peut s'habituer et se faire aussi bien sans doute à l'état de paix qu'à l'état de guerre, et comme on peut aussi bien, nous le croyons également, arriver à tout ce que l'homme peut convoiter, dans le premier de ces états que dans le second, ne voyant pas par conséquent, quant à nous, le désavantage que pourrait offrir, en général, l'état de paix sur l'état de guerre ; nous pensons que les idées se désillèrent d'elles-mêmes, se révolteront, et se révolteront de plus en plus contre un tel état de choses ; et nous ne doutons point enfin, que tout ce dont il s'agit ici est dans l'ordre des choses attendues.

Et notre époque préférerait-elle la honte de ne l'avoir pas compris à la gloire de l'avoir accompli ?

Quant au présent cependant, c'est bien le salut de tous, de tous, encore une fois, entendons-nous, que l'état actuel des choses peut compromettre.

Donc qu'on y réfléchisse.

Mais tout se résumerait donc dans l'acte qui, chassant les ténèbres, doit finir par répandre partout la lumière.

Et supposant qu'en vertu de tout ce qu'il y a de prudent, d'élevé comme de sacré, tout un tel acte puisse aujourd'hui s'accomplir, il nous reste le dernier devoir à remplir, en suivant toujours l'inspiration qui nous guide et en sortant un peu du cadre indiqué par le titre donné à cette recherche, de chercher quels pourraient être les moyens pratiques d'arriver à la conclusion de cet acte, ou plutôt ce qui pourrait les dicter.

C'est ce que nous allons faire en faisant appel à toutes nos dernières forces.

III

Les moyens, proprement dits, d'arriver à la conclusion de l'acte dont nous venons proclamer ici la raison, l'opportunité et le bienfait, ne sont pas dans nos attributs. Et c'est donc bien plutôt, comme toujours, de la raison de ces moyens que nous avons à nous occuper ; raison qui, à la vérité, doit se confondre avec l'indication de ces moyens eux-mêmes.

Mais notre route est en quelque sorte toute tracée ; elle ne saurait même être bien longue ; et nous commencerons par poser un principe.

Voyons : — En convenant également que ce n'est plus évidemment que la raison qui doit avoir ici l'empire. — N'est-il pas vrai que les gouvernements, ou bien les Empereurs, les Rois ou les Princes, dans cet ordre de choses nouveau, affranchis de tout souci du dehors, et n'ayant plus qu'à concentrer toutes leurs forces sur un point, qu'à consacrer tous leurs soins et toute leur sollicitude à présider au développement de la vie propre à la nation ou à l'État, à la tête de laquelle ou duquel ils se trouveraient placés, à conduire cette vie, n'est-il pas vrai qu'ils pourraient y acquérir tout ce qui peut grandir l'homme ici-bas, n'importe le plus ou moins d'étendue du territoire soumis à leur gouvernement ?

Encore une fois, il ne faut point perdre de vue que les idées sont ici entièrement changées de place.

Mais aujourd'hui même, au milieu de tout ce qui trouble, n'en voit-on pas des chefs d'État qui ont su s'acquérir une grandeur, sans aucune espèce de proportion, avec le territoire qu'ils régissent? Et ne pouvons-nous pas dire même en passant, que ce n'est point non plus l'état relatif de paix dont se trouve jouir aussi, tel de ces États, gouvernés par un tel chef, qui paraît avoir, jusqu'ici du moins, diminué toute la valeur de son lot?

Et si donc tout ce que nous venons de dire est vrai, et essentiellement vrai, si c'est reconnu, tout n'est-il pas à peu près dit maintenant?

Et alors en rentrant dans la voie naturelle, ce qui est, dans tous les cas, d'une nécessité indispensable, quoique cela soit depuis longtemps méconnu, quel obstacle resterait-il pour éclairer la route devant conduire à l'acte définitif?

Cette décision étant prise, y aurait-il quelque chose de plus à faire, pour en finir avec les préliminaires et arriver au but, qu'à consulter, nécessairement et naturellement, un peu chaque partie?

Mais ici nous placerons une opinion personnelle, et cela en n'ayant qu'à nous inspirer, comme toujours, de tout ce qui règne ici, c'est-à-dire de l'idée de la paix et de l'ordre universels.

En un mot, pour régir et diriger un État ou une nation, il faut ce qu'on appelle un gouvernement, qu'il soit de ceux où tout converge sur un seul, ou de ceux qui appellent la division ou la mobilité du pouvoir. Eh bien, quoique tous les deux, assurément, nous le croyons, sont susceptibles de remplir leur mission, nous avouerons sans détour que pour cet ordre de chose nouveau, et pour les

points qui nous occupent, nous donnerions toute notre préférence, à voir la fixité du pouvoir et l'unité d'impulsion, en tant cependant que cette unité d'impulsion ou plutôt unité du pouvoir, ne pourrait être ce qu'on appelle absolue.

Et poursuivant maintenant, quoique pour nous, l'importance ou l'étendue du lot serait tout à fait secondaire, et sans que nous voulions cependant non plus rien préjuger ni préciser là-dessus, chaque partie étant consultée, qui saurait même prévoir le résultat qui pourrait ressortir là d'autres émotions remuées ?

Mais, comme nous l'avons dit ailleurs, si l'homme a son mauvais côté il a aussi son bon côté, qui souvent, si nous pouvons employer ce mot, ne veut qu'être expérimenté. Et pour tout dire, dans cette voie des choses naturelles qui, quoi qu'on en dise, à l'occasion ne se démentent jamais, dans cette voie comme dans celle de tout ce qui entraîne malgré soi, pour établir et cimenter le dernier acte, quels sont aussi, nous le croyons également, les obstacles qui pourraient n'avoir pas à disparaître ?

Et sauf peut-être, par exemple, quelque règle à conserver encore pour le moment, pour le mouvement particulier de chaque État ou de chaque nation, chacun dans son orbite, et, en attendant que toutes les barrières entre les peuples pussent être détruites, quelle est nous le pensons, la difficulté, qui pourrait s'opposer à ce qu'il leur fût assuré naturellement, aux nations, ce qui serait à peu près tout, la pleine jouissance de ce qui serait en dehors d'elles, ou l'entière liberté de leur mouvement dans tout ce qui serait en dehors d'elles, sans en exclure sans doute cette si grande partie de

la création qu'on appelle la mer, chose dont, à la vérité et réellement, nul ne saurait faire son unique partage, mais dont la propriété exclusive ou partielle perdrait même du reste beaucoup de sa valeur, dans cet ordre nouveau?

N'oublions pas de dire aussi que s'il y avait quelque point troublé ou obscurci par quelque cause particulière, autre que celle qui nous a principalement occupé, il y aurait sans doute, toujours dans la même voie, quelque moyen à trouver pour faire cesser le trouble et porter sur ce point aussi la lumière.

Mais enfin, et quoique nous en ayons déjà parlé, les choses étant ainsi réglées, nous le croyons, en vérité, quelles ne pourraient pas être toutes les conséquences particulières *sans calcul possible*, de toute la nouvelle lumière qui pourrait se dégager de cet ordre général, pour les ordres particuliers?

Et poursuivant encore, serait-il même impossible que le seul retentissement n'eût pas quelques effets utiles pour les points les plus rapprochés de l'enceinte dont il serait ici question?

Et pourquoi ce même écho de tout ce qui modifierait tant tous les intérêts ne pourrait-il pas aller porter encore un salutaire retentissement jusqu'au milieu de cette lutte lointaine, hideuse et fratricide, et une de celles dont l'humanité entière a en ce moment à rougir, où la quantité de désastres commis le dispute à la quantité de sang répandu!

Nous le demandons, maintenant, y a-t-il une nation, en existe-t-il une parmi celles dont nous nous occupons ici, qui ne saurait employer ses forces et jouir de toutes ses facultés, sans courir des aventures et en faire courir aux autres?

S'il y en a une, qu'elle le dise, et que son nom soit attaché au pilori, effacé de l'histoire présente et mis à la suite de ceux des hordes de Tamerlan ou d'Attila!

Mais en vérité, s'il n'y en a pas, nous avouons que nous ne voyons point, quant à nous, quel serait l'obstacle qui pourrait s'opposer à ce que la réalisation de tout ce qui précède fût tentée.

Et faut-il dire encore une fois, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'il ne faudrait point craindre sans doute que, dans cet ordre de chose nouveau, il n'y eût pas de place pour toutes les activités et tous les mérites?

Mais disons enfin, pour ainsi dire en nous répétant, que tout ce que nous concevons ici nous paraîtrait d'autant plus facile à réaliser, que ce ne serait, en quelque sorte, qu'une modification dans l'exercice des passions, un déplacement de cet exercice, un déplacement même, si l'on veut, de l'antagonisme.

Pour ce qui regarde l'acte définitif, il ne nous appartient point non plus de prévoir de quelle manière il devrait être dressé. Mais, ne doutant point qu'il soit possible de l'établir et d'en combiner les clauses de manière à consacrer tout le résultat voulu, puisque cela nous vient, pourquoi ne dirions-nous pas que l'Europe pourrait s'y réserver aussi de régir, dans l'intérêt de la communauté et de l'humanité entière, le reste du monde, et, au lieu de lui donner l'exemple des déchirements, d'en être l'initiatrice, et de préparer même petit à petit le reste du monde à entrer dans l'alliance?

Oh! nous l'avouons, c'est une assez grande distance que nous venons tout à coup de finir ici par parcourir.

Mais le principe étant vrai, c'est-à-dire l'état actuel des

choses n'étant que périls et étouffements, et paraissant encore non moins vrai aussi que le monde, qui ne semble pas se mal trouver de ce qu'on n'entende plus parler de peste ou de choléra, ne périrait point sans doute non plus, parce qu'il serait privé du fléau de la guerre ou de nouveaux bouleversements ; tout cela étant ou paraissant vrai, disons-nous, nous l'avons dit déjà et nous l'affirmons, c'est-à-dire nous le sentons, jusqu'où ne pourrait pas conduire, oui c'est bien conduire que nous disons, la transformation ?

Et si quelqu'un avait à se séparer de quelque chose, nous le proclamons, cela vaudrait-il bien une voix dans ce concert ?

Relativement au principe d'où pourrait découler surtout tout ce qui nous occupe, nous résumerons notre pensée sur un seul point.

Nous avons dit ailleurs que, dans un autre moment de délire, c'était la doctrine qui, venant tout à coup jeter sa lumière à travers les ténèbres, si elle ne les avait dissipées autant que le comportait son éclat, avait du moins sauvé le monde peut-être de quelque désastre social, en couvrant sa route de ce point lumineux.

Mais en résumé, c'est précisément l'oubli ou l'ignorance de cette doctrine divine, de cette doctrine de vie, qui, dès les temps les plus reculés, a pu tant faire perdre à l'homme la trace de sa route ; et si elle n'eut jamais une application aussi grande que celle qu'elle aurait dans ce nouvel ordre de choses, ni jamais peut-être une occasion pareille de s'universaliser, parmi tous ceux qui pourraient s'y acquérir une non moins grande et nouvelle gloire, quel ne pourrait pas être le rôle de celui qui représente sur la terre le divin symbole, si, en donnant l'exemple, il se donnait pour toute

mission d'y maintenir et d'y surveiller l'observation de ce symbole, en illuminant de son éclat tout ce qui tendrait à s'obscurcir, en planant enfin sur cet ordre de choses, comme plane dans la voûte éthérée celui de qui procède ce symbole !

Ne deviendrait-il pas dix fois plus fort et cent fois plus grand ?

Et c'est donc là, en réduisant la question à ses termes les plus simples, comme nous l'avons dit en commençant, du point isolé où nous sommes placé, en dehors du tourbillon de toutes les passions qui se choquent, s'agitent et souvent aveuglent, ne connaissant que ce qui arrive directement aux sens, ignorant tout le reste, et croyant toujours que l'homme s'est trompé de voie, n'est pas dans sa voie, ce que nous venons dire, au milieu de ce conflit de prétentions surhumaines, qui ne sont, du reste, que conformes à l'ordre actuel des choses, mais qui, loin de conjurer le mal qui menace et gronde, ne font que tendre à en précipiter le débordement ; c'est donc là ce que nous venons leur opposer. Et voilà donc comment, après avoir jugé la situation, au lieu de tout ce mal prêt à éclater, peut-être, nous concevrions la possibilité, en faisant appel à toute la raison et à toutes les forces vives de l'homme, d'arriver aujourd'hui à l'accomplissement d'un des plus grands et des plus féconds actes de la vie humaine, et nous croyons devoir le dire aussi, nous, du milieu et du haut de tout l'éclat de la vérité qui nous illumine, pour l'honneur de l'humanité !

Mais, nous le disons et le proclamons, l'ordre de choses

actuel, c'est la lutte constante, c'est la menace perpétuellement, éternellement suspendue, des maux les plus grands et les plus indignes.

Mais nous songeons à cela à l'instant. Que sont-elles ces deux nations, l'une au Nord, l'autre vers l'Orient, dont le territoire a été déclaré sacré? Pourquoi leur territoire a-t-il été déclaré sacré?

O vapeur qui, tour à tour, fais le travail de deux mille bras sur mille métiers, ou dévores l'espace!

O électricité qui peux, en quelques minutes, transmettre la pensée d'un hémisphère à un autre hémisphère!

O génie qui creuse des fleuves et perce des montagnes! Que faites-vous ici? Sauvez-vous.

Ne voyez-vous pas ces deux murailles dressées contre l'invasion des barbares!

Et si les yeux pouvaient s'ouvrir enfin, en en calculant tout le prix pour le présent, et en en déduisant toutes les conséquences incalculables, serait-il possible que toutes les idées, ainsi que toutes les volontés, ne se réunissent pas, ne se concentrassent pas pour anéantir un pareil état de choses, et ajouter le progrès dont il est ici question aux autres?

Pourquoi celui-là serait-il indigne de notre époque?

Mais si nous sommes dans le vrai, et nous y sommes; car si nous n'avons pas dit tout ce qu'il fallait dire pour rendre et faire apparaître vivante la vérité, qui est en nous, que nous sentons, c'est parce qu'elle est si grande et si éclatante qu'elle nous a ébloui. Si nous sommes dans le vrai, disons-nous, celui qui a pris la grande initiative d'un changement de temps, et dont la main a été si visible-

ment conduite par les signes du temps, ne deviendrait-il pas Grand parmi les Grands, s'il tranchait toutes les difficultés actuelles, s'il dissipait tous les obstacles, s'il frappait même de mort cette agitation dont nous avons parlé, et qui n'est que le prélude peut-être du plus violent des ouragans, en persévérant dans son œuvre jusqu'à la consommation d'un tel acte ?

Oh ! qu'il le fasse. Et personne n'ayant le droit de troubler le monde, s'il y a quelque résistance, qu'il appelle à son aide toutes les âmes d'élite auxquelles sa voix saura se faire entendre, et qui, pour une telle cause, nous n'en saurions douter, surgiront de toutes parts ; qu'il soulève pour lui et attire vers lui tout ce qu'il y a de bon, et paralyse et anéantisse ce qu'il y a de mauvais, en agitant tout l'éclat resplendissant de cette idée. Et cela, afin que son nom devienne comme un jalon planté dans l'histoire de la vie humaine, où se sera arrêtée définitivement l'époque de la barbarie ; et afin aussi qu'à partir de cette époque, au lieu de quelques pages de plus semées de sang et de ruines, les siècles futurs soient frappés d'étonnement en lisant les premières pages, pages sanglantes, de cette histoire, et ne puissent y croire que comme on croit à une légende !

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERIGUEUX

PARIS. — Typ. A. PARENT, rue Monsieur-le-Prince, 31.

P